

**Étude du séminaire XX de Jacques Lacan, *Encore***

**Mardi 6 décembre 2022**

Présidents-Discutants : Marc Morali et Pierre-Christophe Cathelineau  
Leçon 5 : Daniel Feltin

À la lecture de cette leçon V, j'ai été particulièrement sensible à un rythme insistant, un mouvement de va et vient de Lacan qui martèle une opposition : opposition entre la tradition, en gros le discours philosophique d'une part et d'autre part, l'émergence du discours analytique qui vient faire rupture, délaissant la visée de l'Être au profit d'une lecture du signifiant.

On essaiera de voir comment Lacan procède pour caractériser cette émergence qui viendrait suppléer à cette absence du rapport sexuel.

Lacan commence par reprendre la formule : « La jouissance de l'Autre — que j'ai dit symbolisé par le corps — n'est pas un signe de l'amour ».

L'homme et une femme sont spécifiés comme ne participant que du signifiant, n'étant qu'effet de discours, c'est-à-dire qu'ils ne se soutiennent que d'un impossible de la rencontre sexuelle. Lacan va redéfinir des termes.

Qu'est-ce que l'Autre ? C'est l'Autre sexe, une énigme. Il essaie de le redéfinir dans ce retour depuis l'Autre en quoi consiste la jouissance. C'est difficile puisque s'interpose la fonction du Phallus qui ne s'y articule que d'effets d'absence. La jouissance phallique est justement l'obstacle par quoi l'homme ne parvient pas à jouir du corps de la femme : « La jouissance en tant que sexuelle est phallique, c'est-à-dire qu'elle ne se rapporte pas à l'Autre comme tel ». (p.18) Il y a donc hétérogénéité entre la jouissance de l'Autre et l'Amour. Elle n'est pas (négation) un signe de l'amour. Il va essayer d'articuler ce que recouvre ce mot : l'amour.

L'amour est au centre du discours philosophique : il vise l'Être et Lacan souligne sa contiguïté avec le signifiant m'être se demandant s'il n'est pas l'être au commencement.

Dans l'ouvrage de Richard de Saint Victor « Sur la trinité divine », Lacan choisit plus particulièrement d'examiner la quatrième proposition de l'auteur : « Y a-t-il un être qui, non-éternel puisse être de lui-même ? ». Richard de Saint Victor exclut cette possibilité de son ontologie et répond négativement donc.

Et Lacan, au contraire, se demande si ce n'est pas justement la caractéristique du signifiant. Il critique la notion d'arbitraire avancée par Saussure et lui préférerait la catégorie du contingent, qui assurément n'est pas l'éternel, mais qui pourtant est de lui-même. Ce signifiant, de par lui-même, a des effets, ne renvoie pas à une réalité pré-discursive. Pour illustrer cela, j'ai pensé à l'automatisme de répétition, au *Wiederholungszwang* qui pousse, qui est « une force qui va », qui marche tout seul.

Il remarque que le signifiant s'apparente à l'idée créationniste qui établit que quelque chose a été fait à partir de rien. La genèse nous raconte la création de rien, de rien d'autre que de signifiants. P 86 « Dès que cette création surgit, elle s'articule de la nomination de ce qui est ». Ce qui se manifeste dans la révolution copernicienne, c'est qu'il n'y a que du signifiant.

Il remarque que le discours hystérique a appris à Freud que le signifiant constituait la seule substance de ce discours. De le recueillir, il a opéré ce quart de tour qui en a fait le discours analytique. Ce quart de tour évoque la révolution mais non pas dans le sens d'une subversion, mais d'un retour. Le fait de changer ce point maître (est-ce seulement la terre qui tourne sur elle-même ou tourne-t-elle autour du soleil ?), n'a rien qui subvertisse ce que le signifiant conserve de lui-même. L'important est qu'il y ait un centre.

Il passe ensuite du macrocosme au microcosme en établissant que ce qui est au centre, c'est ...et là il me semble que la fonction de ces points de suspension est de surprendre avec l'antithèse qui va suivre, la rupture : il nous fait atterrir ironiquement dans un prosaïsme bonhomme, le centre c'est donc cette bonne routine ordonnée par le sentiment que chacun a de faire partie de son monde, de sa petite famille. Il épingle au passage les gauchistes et la prétention de leurs insurrections à constituer une *Weltanschauung* subversive.

Retour au macrocosme : ce n'est pas d'un changement de centre qu'il s'agit, mais le plus important est que ça tourne. Si on veut parler de subversion, c'est d'avoir substitué au ça tourne, un ça tombe. C'est l'avancée de Képler et sa loi de la gravité universelle qui nous arrache à la fonction de la révolution.

Le discours analytique, c'est la chose suivante : le départ est pris dans l'effet comme tel, de ce qu'il en est du signifiant. Il revient sur cette opposition tradition philosophique-signifiant : elle a supposé un monde dont l'attribut était l'être même, l'être pris comme éternel, c'est la théologie.

Et Lacan nous précise que ça reste « une prise imaginaire, un monde conçu comme étant le tout » où on suppose un Un capable d'en prendre connaissance à partir d'une ek-sistence, d'un être hors de, en position de maîtrise. Au contraire,

suivre le discours analytique tend « à marquer d'une incurvation propre qui produit la faille », sans en faire un système. Il n'y a pas de philosophie de la faille.

D'où prégnance du modèle mathématique et de la lettre pour en rendre compte. Il nous disait (p. 77) : « L'écrit, ce n'est pas à comprendre ». La lettre révèle la grammaire du discours, c'est-à-dire l'art de lire et d'écrire les lettres selon le Block et Wartburg, la chose qui ne se révèle qu'à l'écrit. Et plus loin : « Se refuser la référence à l'écrit, c'est s'interdire ce qui peut arriver à s'articuler de ce quelque chose dont nous ne pouvons faire que du langage il ne résulte pas ». Il y aurait donc une sobriété, une modestie de la lettre, mais une modestie qui nous oblige, nous contraint, qui nous épargnerait le recours à l'être. Il faut donc, nous dit Lacan, « substituer à cette imposition qui est celle que le langage provoque (imposition de l'être), la prise radicale, l'admission de départ que, de l'être, nous n'avons jamais rien, mais à l'écrire autrement, que le par-être ». Non pas paraître en un seul mot et là, Lacan prend le contre-pied de Kant qui couplait phénomène (*Erscheinung*) et ce qui est au-delà, le noumène dont Lacan nous dit qu'il nous-mène (en deux mots) à l'obscurantisme. Il nous conseille de conjuguer *par-être* (en deux mots) comme ceci : je *par-suis*, tu *par-es*, il *par-est*, nous *par-sommes*.

C'est donc après une longue excursion dédiée à la distinction tradition philosophique-signifiant que l'amour entre dans le jeu : c'est consécutivement à ce paraître, que l'amour vient en suppléance de ce rapport inexistant.

La fonction de l'Autre, comme lieu de la vérité constitue la seule place que nous pouvons attribuer au terme de l'être divin, de Dieu. Celui-ci est le lieu où se produit le Dieu, et Lacan le décompose en trois syllabes, le *di-eu-re*, le dire. (p. 91) : « Aussi longtemps que se dira quelque chose, l'hypothèse Dieu sera là ». Et par conséquent, il n'y a de vraiment athées que les théologiens parce que de Dieu, ils en parlent. Il est impossible dire quelque chose, sans aussitôt Le (avec majuscule) faire exister, ne serait-ce que sous cette forme de l'Autre, où se dit la vérité.

Mais ne pourrait-on pas objecter à Lacan que s'il y a quelqu'un qui participe de l'être, c'est ... l'être suprême. Il suffit de remarquer que Lacan ne l'installe jamais dans une transcendance, mais bien au contraire dans une immanence qui est contemporaine de la parole. Dieu, c'est ce qui se dit dans le discours, qui nous assujettit au signifiant, nous détermine de part en part et organise notre symptôme.

Donc, je cite Lacan, « La première chose à faire, c'est de partir de ce que nous avons là, en face d'un dire d'un autre qui nous raconte... (nouvel atterrissage depuis l'être) qui nous raconte ses bêtises. Il s'agit de ne lire rien d'autre que les effets de ces dire : c'est ce qui tracasse, tourmente les parlêtres qui arrivent à ce sentiment de l'amour qui aboutit à la reproduction des corps.

Mais n'y a-t-il pas un autre effet de langage que celui d'inviter à la reproduction ? Lacan nous dit qu'il y a un autre effet, qui est l'écrit.

Les mathématiciens se sont mis à aborder l'Un de manière moins fusionnelle sous le nom de théories des ensembles. Nous ne sommes qu'Un. Chacun sait que ce n'est jamais arrivé, mais c'est de là que part cette idée de l'amour. Freud a fait apparaître la dimension narcissique de l'amour, de cette passion du Un qu'on se croit être, qui se cantonne à l'imaginaire donc.

L'intrusion de la théorie des ensembles propose de parler de l'Un en ceci qu'il s'agit de choses qui n'ont entre elles aucun rapport. La lettre désigne un assemblage, est la seule chose qui fasse ces assemblages. Les assemblages sont comme une lettre et de c'est de cela qu'il s'agit dans l'écriture mathématique qui nous permet de lire de quoi il s'agit quand « nous prenons le langage comme étant ce qui fonctionne pour suppléer l'absence de ce qui justement est la seule part de Réel qui ne puisse pas venir à se former de lettres, à savoir le rapport sexuel ».

Puis Lacan manifeste sa curiosité à l'égard du discours universitaire qu'il écrit en trois mots : *uni-vers-Cythère*, il doit répandre l'éducation sexuelle. L'idée d'« améliorer » les rapports entre les sexes le fait sourire.

Il termine sur la différence entre le signe et le Signifiant. Signe d'abord : l'expression « il n'y a pas de fumée sans feu ». La fumée est le signe du feu. Lacan propose autre chose : la fumée peut être le signe du fumeur. Vous arrivez sur une île déserte et voyez de la fumée. Il y a une possibilité qu'il y ait quelqu'un qui sache faire du feu et ce sera un autre homme. « Le signe n'est pas signe de quelque chose, mais le signe d'un effet qui est ce qui se suppose en tant que tel d'un fonctionnement du signifiant ». Le sujet ce n'est rien d'autre, qu'il ait ou non conscience de quel signifiant il est l'effet, que ce qui glisse dans une chaîne de signifiants.

« Le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant ». Il n'y a pas de sujet à l'origine, qui viendrait ek-sister à un monde et l'organiser depuis sa position dominante, il n'y a que des effets de langage qui représentent un sujet ». « Ce qui dans l'amour est visé, c'est le sujet comme tel, en tant qu'il est supposé à une phrase articulée, à quelque chose qui peut s'ordonner d'une vie entière ».

Si c'est une phrase articulée, composée d'un assemblage de lettres qui nous mène et organise notre symptôme, on voit à quoi se réduisent les prétentions de maîtrise du discours philosophique : c'est là ce qui fait à notre avis l'intérêt principal de ce chapitre.

Texte relu par l'auteur.